

lui apparaît central dans la procédure le rôle du *res repetere*. N. Rampazzo critique ici l'opinion de G. Turelli qui sépare fortement légat et fétiaux. Il y a, d'après lui, combinaison d'activités pour une finalité unique de l'ambassade : *res repetere*. Les fétiaux auraient donc été accompagnés d'agents diplomatiques et il questionne la distinction ontologique entre *legati* et *fetiales*, qui a fait l'objet de travaux récents, dont ceux de G. Turelli. Cette intrication de moments diplomatiques et juridiques le conduit à penser qu'il faut éviter les schémas trop fixes : la mécanique diplomatique marchait bien parce qu'elle était ductile. L'ouvrage s'achève sur une rapide prospective historiographique ultérieure sur ces aspects qui n'est pas la partie la plus utile. L'ensemble s'avère d'une lecture peu évidente, qui suppose déjà connus nombre des problèmes abordés par l'auteur. On regrettera aussi l'absence d'une introduction plus ambitieuse. Pour autant, l'ouvrage offre de réelles et intéressantes perspectives (notamment dans ses premiers chapitres) et contribuera sans nul doute à faire encore avancer les lourds débats historiographiques en cours sur les questions militaires et diplomatiques sous la République romaine.

Thibaud LANFRANCHI

James H. RICHARDSON, *The Fabii and the Gauls. Studies in Historical Thought and Historiography in Republican Rome*. Stuttgart, F. Steiner, 2012. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 186 p. (HISTORIA EINZELSCHRIFTEN, 222). Prix : 52 €. ISBN 978-3-515-10040-3.

Loin d'une simple histoire du rapport des *Fabii* aux Gaulois, cet ouvrage, issu d'une thèse de doctorat, est d'abord un livre sur l'histoire et l'historiographie dans lequel l'auteur entend souligner que les idées romaines en la matière étaient très éloignées des nôtres. Le cas des *Fabii* lui sert ainsi à exposer une conception cardinale des auteurs antiques pour lesquels les membres d'une même *gens* agissaient de la même manière, ce qui permet de leur attribuer souvent les mêmes actes. Cette conception des comportements gentilices ne serait pas propre aux historiens et ne serait pas seulement, ou pas originellement, un phénomène purement littéraire ou historiographique. Trois chapitres appuient la démonstration. Après une courte discussion sur la nature des *gentes*, le premier chapitre s'attarde sur le fait qu'il était attendu des Romains qu'ils se comportassent comme leurs ancêtres et qu'ils développassent une émulation positive en ce sens, laquelle agissait en retour comme un marqueur de légitimité qui prouvait l'appartenance à la famille (p. 32). Cette tendance s'expliquerait par le fait que les exploits de ses ancêtres aidaient le jeune Romain dans sa propre carrière, comme le prouve le cas des Scipions : on élit Scipion Émilien car on estimait qu'il pouvait mettre fin à la guerre punique, comme son grand-père auparavant (p. 41). Or ce prestige des ancêtres ne pouvait pas seulement être utilisé, il devait aussi être maintenu et accru, ce qui poussait bien évidemment à l'*aemulatio* avec les exploits de ses ancêtres (exemples p. 42-46). Ces schémas ne paraissaient pas artificiels aux Romains et ne seraient pas spécifiques aux historiens. Ils seraient au contraire communs à toute la société romaine et témoigneraient d'un « typical Roman mindset » (p. 38). Il en résultait la croyance en des comportements stéréotypés d'une génération à l'autre, phénomène qui ne pouvait qu'être renforcé par les homonymies père/fils (p. 46). On reportait ainsi des types de comportements présents chez des

individus historiques sur leurs ancêtres dont on ne savait plus rien. L'ampleur de ces répétitions et leur exactitude doit conduire à y voir des phénomènes anhistoriques, révélateurs de ces conceptions spécifiquement romaines du passé et de l'impossibilité pour les Romains à concevoir que le passé puisse être différent du présent. Dès lors, la répétition d'actions devenait un moyen de combler aisément des trous dans la connaissance du passé (p. 47) et la tradition historique doit être perçue comme profondément anachronique (p. 53). C'est capital lorsque l'on s'intéresse à l'histoire des premiers siècles de Rome (mais cette affirmation méthodologique n'est pas nouvelle). Tous les exemples vus dans ce chapitre conduisent donc l'auteur à affirmer que cette façon de penser le comportement gentilice n'était nullement une exception, mais bien un composant central de cette conception romaine du passé. Pour le démontrer, J. Richardson recourt toutefois à trois exemples célèbres : M. et L. Iunius Brutus, les *Decii* et les *Claudii*. Si l'on comprend ce choix, il n'en demeure pas moins problématique puisque, pour défendre l'idée d'une grande extension de ce phénomène culturel, l'auteur en est réduit à des exemples canoniques pris au sein des plus grandes familles. Le cas des *Furii* et des *Manlii* montre, par ailleurs, que des modèles de comportements similaires pouvaient être utilisés par différentes *gentes*, et ce d'autant plus que les comportements aristocratiques possibles n'étaient pas extensibles à l'infini. Au contraire, de nombreuses familles devaient mettre en avant le même type d'actions ce qui, pour J. Richardson, se traduit par le fait que, potentiellement, de très nombreux épisodes de la tradition sont des faux, construits sur des types de comportements prédéfinis, sans qu'il soit réellement possible de le déceler. Si l'idée est intéressante, l'auteur ne la prouve cependant pas par des exemples. En outre, la recherche de la gloire militaire était, par exemple, effective tant elle tenait de place dans la carrière. Le chapitre 2 entend alors mettre à l'épreuve les thèses avancées au chapitre 1, à partir du cas des *Fabii*. La présentation des membres les plus anciens de cette famille aurait été en réalité influencée par l'histoire du plus connu d'entre eux : Q. Fabius Verrucosus, le Cunctator. À partir d'un rappel de la vie de Verrucosus, J. Richardson présente les qualités essentielles de cette figure modèle : prudent, temporisateur, pratiquant des politiques au départ impopulaires, sauvant ses collègues. Il montre ensuite qu'on peut les retrouver chez tous les *Fabii* connus, depuis leur entrée sur la scène de l'histoire républicaine en 485. J. Richardson reprend les actions qui sont prêtées aux *Fabii* des années 480-470 pour montrer comment auraient été plaqués sur eux des comportements attendus pour des ancêtres de Verrucosus. Il étudie ensuite la désobéissance de Q. Fabius Rullianus vis-à-vis du dictateur L. Papirius Cursor (p. 84-87), qu'il rapproche du désaccord similaire entre Verrucosus et Minucius Rufus (p. 88-89). Il en vient enfin à une comparaison plus poussée entre Q. Fabius Rullianus et Verrucosus pour montrer les nombreuses similitudes entre les deux figures, particulièrement pour ce qui concerne le comportement de Rullianus durant la bataille de Sentinum. C'est, selon lui, presque l'intégralité de la carrière de Rullianus qui fut modelée sur celle de Verrucosus, lequel servit également de modèle pour la piété des *Fabii*. Il n'y aurait donc pas grand-chose à retenir de la tradition sur les premiers *Fabii*, comme l'illustre le cas de la bataille de Sentinum dont on peut tout au plus affirmer qu'elle eut effectivement lieu. Le dernier chapitre se focalise sur le sac de Rome par les Gaulois. Il commence par un bref résumé des événements puis analyse les différents épisodes fournis par la tradition pour en démontrer l'anhisto-

ricité. En réalité, l'arrivée des Gaulois serait à mettre en rapport avec l'activité de Denys I<sup>er</sup>, tyran de Syracuse qui les aurait engagés. C'est en route vers le sud de l'Italie qu'ils se seraient arrêtés pour saccager Rome (cf. p. 129 sa version des faits). Une analyse approfondie de l'épisode révèle par ailleurs la façon dont le sac d'Athènes en 480 a joué sur la construction historiographique de celui de Rome. Une bonne partie des éléments constitutifs de l'histoire du sac de Rome trouvent leur origine dans la volonté de créer des parallèles avec l'histoire grecque (p. 145 et diagramme récapitulatif de ces parallèles p. 151). Dans ce cadre, la bataille du Crémère sert de point de jonction qui permet d'« emphasis the parallels » (p. 151) et montre l'importance de l'élément *Fabii* dans la reconstruction de cette histoire. L'ouvrage s'achève sur l'histoire de M. Fabius Ambustus et de ses deux filles, et sur leur rôle dans les plébiscites Licinio-Sextiens. L'histoire de Fabia prend place à la suite de celle de Lucrecia ou de Verginia, ces femmes qui ont marqué des tournants de l'histoire de Rome et, là aussi, se retrouve une influence de l'historiographie grecque (p. 157). L'auteur en conclut que tout rapporter, dans ces cas, à Fabius Pictor est exagéré. En réalité, les fondements intellectuels anhistoriques de ce type de constructions historiographiques étaient bien plus répandus et diffus à Rome (p. 160-162). La démonstration d'ensemble est bien menée et convaincante tant dans ses rapprochements que dans la façon dont elle explore les mécanismes de l'historiographie antique. J. Richardson offre aussi un salutaire rappel lorsqu'il explique que ces mécanismes ne changent pas pour les périodes plus récentes de l'histoire romaine. Toutefois, en se focalisant sur les actions similaires et les répétitions, il passe sous silence toutes les variantes – qu'il rapporte par ailleurs – qui montrent que la tradition littéraire ne se construit pas uniquement sur ces répétitions, qu'elle est au contraire aussi le conservatoire de variations souvent très significatives. Plus encore, si ces travaux sont intéressants, ils ne résolvent nullement la question historique de fond : que faire de l'histoire archaïque de Rome ? Que faire, en l'occurrence, de celle des *Fabii* ? Que pouvons-nous savoir de leur histoire réelle ? L'auteur semble focaliser sa critique de l'historiographie antique sur la construction des légendaires gentilices. Est-ce à dire qu'une solution pourrait être le passage par l'événement ? Il est dommage que ce livre réussi ne franchisse pas ce pas, certes risqué puisqu'il mène au domaine de l'hypothèse, mais que je persiste à croire nécessaire.

Thibaud LANFRANCHI

Claudio VACANTI, *Guerra per la Sicilia e guerra della Sicilia. Il ruolo delle città siciliane nel primo conflitto romano-punico*. Naples, Jovene, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, XVI-256 p. (STORIA POLITICA COSTITUZIONALE E MILITARE DEL MONDO ANTICO, 6). Prix : 25 €. ISBN 978-88-243-2165-5.

Dans ce livre – version révisée de sa thèse de doctorat –, Cl. Vacanti reconsidère le premier conflit romano-carthaginois en se plaçant du point de vue sicilien et en tentant de montrer ainsi que l'île fut un acteur majeur du conflit. Organisé en deux parties, le livre est accompagné d'une annexe présentant toutes les sources littéraires (sans traduction mais dans l'ordre de leur utilisation dans le cours de la démonstration) et de quelques cartes très utiles. Différents *indices* complètent le volume. Les deux parties sont d'inégales longueurs, la seconde – but véritable de l'ouvrage faisant